LE MONDE DANS LA MAIN

MIKAËL OLLIVIER

EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Extrait de la publication

LE MONDE DANS LA MAIN

MIKAËL OLLIVIER

Extrait de la publication

Pierre a tout pour être heureux. Plutôt pas mal, même si trop timide avec les filles, il a seize ans, une sœur pleine d'humour, un père et une mère unis, une vie de rêve baignée par des études musicales à Versailles…
Enfin ça, c'était avant que sa mère ne disparaisse mystérieusement sans laisser d'adresse !
Alors tout bascule, tout chavire, et Pierre découvre que, sous une apparence très sage, sa famille cache d'inavouables secrets.
Il lui faudra devenir un autre, moins raisonnable, plus amoureux, pour s'apercevoir qu'enfin, le monde est dans sa main.

Derrière les façades palpitent désirs enfouis, chagrins indicibles et amours interdits jusqu'au jour où la vie l'emporte. Ce roman intimiste et drôle vous ouvre les portes du monde.

Collection animée par Soazig Le Bail

Extrait de la publication

à Armel Ollivier, mon père

Je crois à l'inexistence du passé,
à la mort du futur,
et aux possibilités du présent.
J. G. Ballard, *Ce que je crois*

Extrait de la publication

C’est mon plus lointain souvenir. L’un de mes premiers Noël, mais je n’en savais rien. Je ne savais rien à rien, je ne vivais même pas au jour le jour mais simplement au présent. Le présent. J’habitais le présent. Le temps n’existait pas encore pour moi. Mon monde se limitait à quelques visages familiers, des odeurs, des sons, la faim, le sommeil, la douleur, le chaud, le froid…

J’étais sur les genoux de ma mère. Il existe une photo de cet instant. L’image est sombre, mon visage rond de bébé n’y est éclairé que par les flammes des quatre bougies du carillon des anges, ce petit mobile sur son socle en laiton doré, au mécanisme si simple et si malin : les flammes forment des colonnes d’air chaud qui font tourner des ailettes qui, elles-mêmes, entraînent un axe supportant trois anges dans une ronde de plus en plus rapide qui permet à des petites tiges métalliques, à chaque passage, de faire tinter joyeusement des clochettes.

Extrait de la publication

Mes parents avaient éteint la lumière pour mieux mettre en valeur le jeu des flammes sur le métal. Les anges s'étaient mis à tourner, sans bruit tout d'abord. Au plafond étaient apparus des reflets qui ressemblaient à la surface d'une eau précieuse. Puis un premier tintement, un autre, un autre encore, de plus en plus rapprochés. La ronde des anges avait atteint sa vitesse de croisière et le son des clochettes était devenu régulier. *Ding, ding, ding…* Fine chevauchée dans les aigus, promesse d'une magie à venir, d'une douceur qui tient en haleine, d'une beauté simple, poétique et fragile de la vie.

Et mon regard, ce réveillon-là, avait glissé des anges au visage de ma sœur de l'autre côté de la table. Alix, attentive, immobile, aussi transportée que moi, bouche ronde entrouverte et dans les yeux brillants une danse d'or et de lumières.

Extrait de la publication

I

Extrait de la publication

C'EST DRÔLE AU DÉBUT

Ikea, c'est drôle au début.

C'est comme entrer dans une maison de poupée. On imagine un géant, façon Gulliver, allongé sur la moquette, les pieds croisés au-dessus des fesses, dont le regard passe d'une pièce à l'autre, et qui fait bouger les figurines et les meubles avec ses mains trop grosses. Ce jour-là, les personnages, c'étaient moi, mon père et ma mère. Et la grosse main aux doigts boudinés du destin nous a déplacés d'une façon inattendue.

C'était un samedi. J'avais seize ans. Presque. À un jour près. Je suis né pour la galette des rois. C'était moi la fève.

Ikea, enfin, ce qu'on était venus y chercher, c'était mon cadeau d'anniversaire, que l'on devait fêter le lendemain. J'espérais bien que ce n'était pas le seul, parce que les meubles, c'est comme les vêtements, c'est trop sérieux, trop utile, ça fait pas cadeau parce qu'on se dit que de toute façon, anniversaire ou pas, il aurait bien fallu les

Extrait de la publication

acheter un jour. Déjà qu'avoir son anniversaire près de Noël ce n'est pas l'idéal, sans compter que les bougies sur la galette des rois ça fait ridicule et qu'une fois sur deux, on devine où est la fève en les plantant dessus. Mais donc, le « gros » cadeau, c'étaient de nouveaux meubles pour ma chambre. J'en avais marre de mon bureau d'enfant, du banc qui faisait coffre à jouets et dont le bois était poli par le postérieur de mes ancêtres, du lit avec des montants en fer dont mes pieds dépassaient, qui avait appartenu à ma mère quand elle était petite, et à sa mère avant elle. On venait m'acheter des meubles vraiment à moi.

Bonne-maman, la mère de ma mère, Marie-Luce Legrand, née d'Alembert, disait que c'était idiot parce qu'elle avait tout ce qu'il fallait chez elle, mais on n'en pouvait plus, mon père et moi, du mobilier des d'Alembert. On ne voulait pas du massif, du chargé d'histoire. On manquait d'air et on rêvait de neuf, de contreplaqué, d'aggloméré, de précaire et de clair. Et puis des trucs que je puisse abîmer en paix sans qu'on me rappelle sans cesse le nombre de générations qui les avaient utilisés avant moi sans y faire le moindre accroc.

Pour parvenir aux rayons des chambres, il fallait passer par les salons, les canapés, faire un arrêt aux bureaux puis traverser les cuisines. Pas le choix. Chez Ikea, on n'avance pas, on chemine, on piétine, on tourne, on a l'impression de faire des kilomètres alors qu'on fait du surplace entre les fausses cloisons qui abritent les faux intérieurs.

Extrait de la publication

On traverse des tranches de logements et d'abord, on a envie de tout essayer. Les fauteuils, les canapés, les vies en exposition pour voir si on s'y sent bien, si des fois on ne serait pas fait pour une existence facile et légère, harmonieuse, avec des meubles bien à leur place, pas écrasants, des œuvres d'art pas prise de tête au mur – que tout le monde connaît et trouve jolies –, des lampes rigolotes sans être moches, des parents responsables sans être lourds. Une vie de magazine, ou de série télé, dans laquelle on aurait tout le temps le sourire, de l'humour, de la répartie, jamais d'épis sur la tête, des potes à la vie à la mort, pas de devoirs pour le bahut, pas de tic-tac de la vieille horloge de famille, jamais d'odeur de soupe aux poireaux ni d'eau de Javel, ni d'humidité, ni d'encaustique.

Rapidement épuisé par le choix trop grand, les hésitations, les mesures, les références, on essaye le moindre tabouret de cuisine parce qu'on en a plein les pattes.

Extrait de la publication

ORDINAIRE

Payer, chez Ikea, ça se mérite. On ne dirait pas, vu de dehors, qu'on peut mettre autant de choses et de monde dans un hangar. C'est comme de trop regarder l'heure quand on est impatient, le temps donne l'impression de passer moins vite. Chez Ikea, plus on avance et plus on a l'impression d'avoir encore de chemin à faire, déçu à chaque tournant de ne pas avoir trouvé la sortie.

Mes parents ont failli se disputer sur le choix de mon lit en mezzanine. Failli seulement, parce qu'on ne se dispute pas dans la famille, on ne hausse jamais la voix, question d'éducation, surtout du côté de maman. Il faut bien avouer que c'est difficile de crier quand on se prénomme Marie-des-Neiges. J'ai toujours rêvé d'avoir une mère qui s'appelle Patricia, Isabelle ou Valérie. Marie-des-Neiges, c'est une idée de bonne-maman. Mon père s'appelle Patrick. Blanc. Patrick Blanc. Et moi Pierre. Pierre-Marie, en fait, mais il n'y a que ma grand-mère maternelle pour utiliser ce

Extrait de la publication

prénom composé. Mon grand-père, c'est Paul. Que des P. C'est comme pour les chiens avec une lettre par année, chez nous, les hommes ça commence par un P.

Bonne-maman n'aime pas le nom de femme mariée de sa fille. Le sien non plus, d'ailleurs. Legrand, ça ne vaut pas d'Alembert. Alors Blanc ? Surtout que Marie-des-Neiges Blanc, ça fait pléonasme, ton sur ton. Pour bonne-maman, ça fait « ordinaire ». Un mot qu'elle adore, et qu'elle prononce avec une petite moue de travers à tout bout de champ. Ikea, par exemple, c'est « ordinaire ». Comme Legrand, et Blanc.

Si elle y avait déjà mis les pieds, elle saurait qu'Ikea, plus qu'ordinaire, c'est fatigant. Une fois le rayon chambres passé, toute l'excitation du début était retombée depuis longtemps. Mon père, ma mère et moi on n'avait plus qu'une idée en tête : revoir la lumière du jour. Il a fallu traverser la zone des tapis, des rideaux, des luminaires, des accessoires de salle de bains, de cuisine, la zone « enfant » et enfin, on a trouvé un escalier qui descendait, et menait à un espace gigantesque et plein de vaisselle et de tout un tas de trucs qu'on se sentirait presque obligé d'acheter pour gagner le droit de sortir. Le rez-de-chaussée est aussi grand que le premier étage, et on ne disait plus un mot. Chaque pas de mes parents était un reproche me soufflant à l'oreille que c'était pour moi qu'on en était là, qu'on avait perdu un après-midi complet, qu'on avait mal aux jambes et à la tête, trop chaud, embarrassés par nos blousons

Extrait de la publication

sur les bras, qu'on avait acheté tout un tas de choses chères et « ordinaires » dont je n'avais même plus envie.

On a fini par déboucher dans un endroit surréaliste, immense, gavé de cartons empilés jusqu'à un plafond haut comme un immeuble.

Après que ma mère eut fini par trouver une pièce d'un euro au fond de son sac à main, mon père a pris un chariot et on s'est lancés dans la recherche de ma chambre en kit dont, équipés d'un crayon à papier miniature, nous avions précédemment noté le numéro de rangée des éléments. C'était un travail de force pour lequel il aurait fallu la belle énergie – évaporée depuis longtemps – qui nous animait trois heures plus tôt. Enfin, le chariot aussi facilement maniable qu'un âne mort devant lui, j'ai vu mon père allonger le pas, sentant les caisses enfin proches.

Il a eu un coup d'arrêt en découvrant la longueur des files d'attente. J'ai regardé maman et j'ai cru qu'elle allait pleurer. Maman pleurait beaucoup depuis quatre ans, comme ça, d'un coup, sans bruit, et chaque fois ça me vrillait à l'intérieur. Mon père a soupiré et s'est mis dans une queue. Je me suis assis sur les cartons de mon futur bureau, ou d'un morceau de mon lit, impossible de savoir.

– Quand je pense qu'il va falloir monter tout ça en arrivant à la maison, a dit mon père, ajoutant aussitôt : Si ça rentre dans la voiture !

Maman avait le regard dans le vide et moi je me faisais tout petit. Je pressentais quelque chose de dangereux dans

Extrait de la publication

l'air, dans la voix mal assurée de mon père, dans le regard fixe de ma mère. Quelque chose que je ne comprenais pas mais qui pesait lourd sur mes épaules, un de ces mystères d'adulte que nous les jeunes on est censés ne devoir comprendre que plus tard, une fois qu'il est trop tard.

J'ai regardé les visages des personnes qui, comme nous, attendaient leur tour pour payer et je n'y ai vu que fatigue, lassitude et doute. J'avais l'impression que chacun, après avoir traversé ce catalogue grandeur nature des objets du quotidien, n'en pouvait plus, soudain, de sa vie.

Bip… *Bip*… Mon siège de bureau ; ma lampe de chevet. *Bip*… Mon sommier anti-acariens. *Bip*… Mes étagères plaquées bouleau…

Là où ils sont forts, chez Ikea, c'est que tu en as tellement marre à la fin, que tu es soulagé de payer.

Extrait de la publication

SES YEUX PÂLES

En fait de lumière du jour, dehors, on a trouvé la nuit, et une petite pluie fine et glaciale. J'avais envie d'être déjà à la maison, comme chaque fois que le soir tombait. Je n'aimais pas la nuit, elle m'était étrangère depuis toujours, et je préférais être dans ma chambre, volets tirés, quand elle se refermait sur la ville. Quand ensuite je me mettais au lit, avant de m'endormir, j'écoutais les bruits du dehors, des voitures, des passants. Parfois, tard, j'entendais les voix fortes des noctambules dans les rues calmes de Versailles, qui me semblaient incongrues et vaguement inquiétantes. Mes copains se vantaient quand ils avaient veillé tard, comme s'il y avait un mérite particulier à ne se coucher qu'après minuit, à ces heures qu'on disait « du mat' » avec une voix particulière, au naturel forcé et un peu rauque. Moi j'aimais me coucher tôt.

Papa avait du mal à diriger le chariot surchargé entre les voitures et roulait en crabe. Maman n'avait pas dit un

Extrait de la publication

seul mot depuis de très longues minutes. Elle n'essayait même pas de protéger ses cheveux de la pluie alors que ses cheveux fins sont pour elle un souci permanent. En règle générale, à l'écouter, il pleut toujours quand elle sort de chez le coiffeur, et rien que sur elle. Parapluie pliable, châle, foulard, chapeau imperméable, elle possède une collection impressionnante d'armes contre la pluie mais en cette fin d'après-midi, sur le parking luisant d'Ikea, c'était comme si elle ne se rendait pas compte qu'il pleuvait.

Nous sommes enfin arrivés à la voiture et il a fallu trente bonnes minutes à mon père pour admettre que tous les paquets ne rentreraient pas dans le coffre, même avec les banquettes arrière baissées, même si je partageais le siège avant avec maman.

Les cartons commençaient à être détrempés ; mon père et moi n'en pouvions plus de bousiller nos doigts, notre dos et l'intérieur de la voiture à chercher comment les disposer le plus efficacement possible. C'était juste impossible. J'ai vu mon père fermer les yeux, agité d'un léger tremblement. J'ai cru qu'il allait se mettre à hurler, ou à donner des grands coups de pied dans la voiture comme je brûlais d'envie de le faire.

Je repense souvent à ce moment précis, et je me demande pourquoi il s'est contenu, a dit « Bon, je vais voir le service de livraisons », et n'a pas explosé de rage. Moi, j'avais seize ans, je me serais fait engueuler ! On ne

Extrait de la publication

peut pas, à seize ans, hurler qu'on en a marre et latter la voiture de son père comme un malade sans se faire punir ni se retrouver dans le cabinet d'un pédopsychiatre ! Mais à quarante ans passés ? Personne ne gronde un homme de quarante ans ! À quoi ça sert de devenir adulte s'il faut continuer à taire ce que l'on pense et à s'empêcher de faire ce qu'on a envie ? Et si mon père, pour une fois, avait pété un câble, est-ce que ça aurait changé quelque chose à ce qui s'est passé juste après ?

Je n'aurai jamais la réponse à cette question.

Donc : « Je vais voir le service de livraisons. »

Un bruit de portière, et maman qui ressort de la voiture.

Sur les conseils de mon père, elle s'était assise à l'avant pour attendre à l'abri – je soupçonne papa, plus que de se soucier de voir sa femme mouillée, de lui avoir proposé de se mettre dans la voiture pour éviter qu'elle nous donne des conseils pendant qu'on essayait de charger le coffre. Elle s'est tenue un instant debout devant nous sous la pluie. Elle m'a regardé et j'ai eu la sensation que ses yeux pâles voyaient loin à travers moi. Ils se sont ensuite posés sur mon père qui s'était immobilisé. Puis elle a tourné les talons.

Calmement, d'un pas régulier, maman s'est éloignée sans un mot, non vers le magasin, le service des livraisons, les toilettes ou je ne sais quoi encore, mais vers la sortie du parking. À pied. Sous la pluie. Mon père l'a suivie des yeux alors que les miens allaient de la silhouette de ma mère

Extrait de la publication

qui rapetissait à celle, immobile, de mon père. Ma mère, mon père, ma mère, mon père, et puis mon père tout court quand ma mère a disparu au premier rond-point.

On ne l'a jamais revue jusqu'à ce jour.

Extrait de la publication